

des choses plus grandes ; il les convie aux soirées littéraires qui doivent commencer vers le quinze janvier. Nous aurons le plaisir d'applaudir les premiers orateurs, les écrivains de premier ordre du pays, tels que Messire Désaulniers et M. l'abbé Lamarche ; M. D. Senécal, M. l'abbé Verrean, et beaucoup d'autres. Vous contribuerez largement, chers lecteurs et chères lectrices, au succès de ces soirées littéraires. Le zèle du Rév. Messire Desmazures ne peut attendre moins de votre patronage toujours si bienveillant et si distingué.

Vous le voyez, chers lecteurs, le nouvel an me met en veine, et si je ne puis me mêler à la foule de vos admirateurs dans un coin de vos salons, je suis en train de causer. Causer de quoi ? du beau ou du mauvais temps ? Non, c'est trop vieux et décidément trop commun. Vous parlerai-je du Nord ? Non encore ; car vous êtes peut-être pour le Sud. Eh bien, nous ne vous demanderons plus : *que dites-vous de la Pologne ?* mais que dites-vous de la confédération du Sud et de ces nobles défenseurs ?

Et ceci me ramène tout-à-coup dans la réalité des faits, et pour arriver à Richmond, parlons du Canada.

Notre affaire première et dernière en ce moment, le sujet de conversation de tous ceux qui n'en ont pas, c'est le procès des *Raiders*. Vous connaissez leur histoire, bien, *sufficit !* Emprisonnés et remis en liberté, grâce à la glorieuse incertitude de la loi, six d'entre eux ont volontairement passé le cou dans les filets savants de notre police, Yong, oui Yong en tête. Ils sont *de novo* pensionnés aux frais de Sa Majesté, ils deviennent une question. Comme les raiders ambassadeurs de l'antique Rome, cette question porte, paraît-il, dans les plis de sa robe, la guerre et la paix ; la guerre, si on ne les livre pas aux États-Unis ; et comment les livrer s'ils sont soldats du Sud, dont les droits belligérants sont peut-être en ce moment reconnus de toutes les puissances ; la paix, si on les sacrifie en défi des lois internationales et de l'hospitalité accordée en tout temps par le drapeau britannique aux défenseurs de toutes les causes et de tous les principes.

C'est se jeter un peu violemment dans les extrêmes et l'on ferait bien de s'en tenir au proverbe des anciens : *in medio stat virtus*.

Mais déjà M. Coursol est menacé de destitution par certains journaux, M. Lamothe de perdre sa place, par les *Pères de la Cité* ; et nos volontaires sont partis pour la frontière, tambour battant. La conscription a eu lieu vendredi dernier, sans bruit ni tumulte.

Aimons-nous la guerre ? je consulte les augures ; rien dans le vol des oiseaux, où dans la marche des hommes ; ni sur vos fraîches figures, chers lecteurs, n'annoncent une si désolante extrémité. Pour moi, mon parti est pris : si nous avons la paix je continuerai de faire ma chronique avec ma plume ; si nous avons la guerre, au lieu de plume je prendrai un mousquet, et vous aurez encore des chroniques. Vous le voyez, dans l'un et l'autre cas, vous ne perdrez rien. Soyez donc tranquilles.

Il reste, M. Lincoln a joliment de l'ouvrage de l'autre côté des lignes, et il pense fort, en face des confédérés qui savent très bien vivre et se battre encore mieux. Que voulez-vous ? M. Garret a proclamé du haut de son humilité, la chaise présidentielle, petite ou grande, devient souvent le lit de Procuste, et malheur à quiconque s'assied ou plutôt se couche dessus !

Cependant M. Lincoln a reçu du général Sherman un joli cadeau de Noël : la prise de Savannah, cent cinquantes canons de gros calibres et huit cent prisonniers. Ce cadeau coûte à M. Lincoln deux cents pièces d'artillerie, dix mille hommes morts, cinq à six mille blessés et plusieurs millions de dollars, au dire du *Daily News* de New York. En ce cas, Dieu garde notre gouverneur de pareils présents. Il n'en est pas moins vrai que c'est un fort habile soldat que Sherman, le premier général, sans contredit, de tout le Nord. La campagne qu'il vient de mener à si bonne fin est une des plus belles marches militaires des temps modernes. C'est peut-être aussi le moment de placer dans ma chronique ce petit bout de vers de Virgile :

..... *audaces fortuna juvat.*

Pardon, chers lecteurs, pour mon latin, le latin de Virgile. Mais, vous ne l'ignorez pas : tous les grands hommes ne sont grands que si vous leur trouvez un modèle dans l'antiquité. Que serait Turenne sans César, Napoléon sans Alexandre, M. Lincoln sans Talleyrand ? Rien, pas même votre chroniqueur ! Or, quand je parle aux grands guerriers de l'antiquité, pour faire